

Etape 9

Neuvième lieu où te rendre : là où sous la fée électricité, Juan nous a rappelé les vertus du pardon et de l'humilité

19 août 1944. Des coups de feu retentissaient partout dans Toulouse. Les résistants tiraient sur des voitures allemandes. Il y avait des morts par terre. Des camions en flammes. Six mille hommes en armes dans la ville, tu ne risques pas de sortir ! Sauf si tu es infirmière. Oui, je m'en souviens, de cette journée, et de celle du lendemain. La guerre dans la ville, et pas la guerre des rationnements, des arrestations, des rodomontades des miliciens, non la guerre avec des balles et des bribes de « Allons enfants » dans la nuit.

Le lendemain, dimanche, on racontait qu'une colonne de chars camouflés sous des branchages s'était dirigée vers la nationale 113 en direction de Carcassonne dans la nuit. Mais des chars allemands ? Anglais ? Français ? Plus personne n'y comprenait rien.

Et puis soudain, comme si Toulouse avait compris, des drapeaux tricolores avaient fleuri partout. Daniel était arrivé en courant chez mes parents, où j'étais enfin rentrée dormir.

- Les Allemands sont partis ! Toulouse est à nous !

Nous. Nous deux. Nous tous. Il y avait déjà une terrible envie de faire la fête, mais c'est le lendemain, le 21 août, que les maquisards ont enfin pris possession de tous les lieux publics. Daniel, Juan et moi sommes aussitôt partis vers le Jardin des Plantes, où nous espérions retrouver nos amis, les Espagnols comme les Français. Brusquement, au milieu de la joie, des enfants qui couraient dans les allées, des amoureux sur les bancs publics, nous sommes tombés sur un petit groupe qui invectivait une femme. Visiblement, elle avait couché avec des Allemands, et l'heure était venue de la tondre. Elle reculait mais les gens l'encerclaient et elle s'est retrouvée coincée contre le bassin.

- Ils vont la noyer !, me suis-je exclamée.

Daniel m'a retenue.

- Mais on ne peut pas rester sans rien faire !

Ils ont échangé un regard, puis Daniel m'a lâché la main et ils ont essayé de se faufiler dans le groupe.

- Calmez-vous, mes frères !, s'est écrié Juan.

- Et il nous veut quoi, le macaroni ?, a crié quelqu'un.

- C'est pas un macaroni, c'est un espingouin !, a crié un autre.

- Tous des fascistes !

- A bas Franco, à bas Mussolini, à bas Hitler !

- C'est un prêtre !, me suis-je exclamée à mon tour pour leur rappeler le respect.

- Et toi, ma belle, a ri une femme près de moi, de quel côté tu étais pendant la guerre ?

- Mon fiancé a perdu son frère dans la lutte contre Franco ! Nous avons dû fuir jusqu'ici ! Nous avons encore des amis qui sont morts dans le maquis espagnol.

- Le quoi ? Ça existe, ça ?

- Juste à côté d'ici, « ma belle », ai-je repris ironiquement, dans le Val d'Aran !

- Tu es un peu trop fière pour être honnête, toi, je crois que tu vas rejoindre ta copine.

Des mains se sont posées sur moi. Daniel a foncé à mon secours. Un poing est parti et il s'est retrouvé par terre. Son frère a couru vers lui pendant que je me débattais. La fille que nous avions essayé de sauver était tombée à l'eau sous les rires, puis deux hommes l'ont ressortie trempée. J'ai réussi à me libérer, Juan a soulevé Daniel, et comme quelqu'un avait trouvé des ciseaux, l'intérêt a changé de camp, nous avons pu nous échapper. Nous avons cessé de courir qu'une fois à l'extérieur du jardin, sur les allées Jules Guesde, essoufflés, humiliés aussi. Nous avons survécu à tellement de difficultés depuis 1939, fait face à tant d'humiliations, mais nous avons toujours gardé notre dignité, et là...

Nous avons marché au hasard des scènes de liesse, complètement étrangers à ce qui se passait. Nous sommes arrivés à l'angle des rues Boulbonne et Cantegril. Il y avait une fontaine. J'avais chaud, j'étais mal, j'ai lâché le bras de Daniel pour me mouiller les mains et le cou, puis j'ai commencé à me nettoyer où on m'avait touchée, de plus en plus frénétiquement, jusqu'à ce que Daniel essaie de m'interrompre. Je me suis écartée, en colère, contre lui, son frère, contre moi surtout qui avais été tellement bête de nous lancer dans un tel danger.

- Pardonne-leur et pardonne-toi, a dit Juan.

Il avait tout compris.

- Tu sais, on ne peut pas toujours être le héros de son histoire.

Cette phrase qui résonne maintenant si fort dans ma mémoire, comment dois-je l'interpréter ? Une esquisse de confession ? Juan voulait-il dire qu'il n'avait pas joué un beau rôle dans son existence ?

ÉNIGME

Sous sa puissance, la chemise de la Garonne s'est déboutonnée.

De ou boutons sa vertu reste protégée.



Un peu d'Histoire...



La fontaine Boulbonne

C'est le sculpteur toulousain Labatut qui a fait cette statue de la Garonne offrant l'énergie électrique à la ville de Toulouse. Elle a été rénovée en 1984 par l'architecte Bernard Calley.